

Industrie

Autor(en): **L.C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 45

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183914>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Industrie.*L'extraction et la fabrication des ardoises.*

En voyant sur toutes nos maisons neuves, ces toits couverts d'ardoises propres et brillantes, je me suis souvent demandé par quel travail passaient ces jolies pierres avant d'arriver jusqu'à nous.

Maintenant, j'en ai le cœur net, pour avoir visité les ardoisières d'Outre-Rhône, en Valais.

Et, si vous le voulez bien, chers lecteurs, nous allons refaire le voyage ensemble. Nous prenons un billet pour Evionnaz, où nous descendons. Là, nous traversons le Rhône sur un simple pont de bois, et par amour pour notre grand fleuve, nous longeons ses bords sur un chemin tracé dans le sable, et qui nous mène en 30 minutes au village de Dorénaz.

Orientons-nous.

En face de nous est la montagne, des flancs de laquelle on arrache les ardoises. Montons : Le sentier est roide, très roide. Ses méandres en sont capricieux et les profils en ont certainement été tracés par des chèvres. Il y a des bifurcations, tantôt à droite, tantôt à gauche, et il faut choisir d'inspiration. Nous passons parfois, avec bonheur, des pentes de 45° à celles de 30°.

C'est le matin. Nous avons précédé le soleil, qui se lève tard ici. Une bise fraîche nous cingle le visage, et sa grande voix, dans les châtaigniers et les forêts d'alentour, couvre la nôtre.

Nous grimpons avec ardeur, foulant tantôt des éboulis, tantôt des rochers massifs ou délités. Après 40 minutes de marche, halte sur un petit plateau herbeux d'où en se retournant l'on voit à droite l'une des pointes de la Dent du Midi, en face le mont Salentin et à gauche la cascade de Pissevache et l'ouverture des Gorges du Trient. Mais poursuivons notre chemin. Le sentier est moins abrupte, plus doux, plus cordial : on peut, sans effort, converser en marchant. Voici les cônes de débris qui annoncent que nous approchons des travailleurs. Encore quelques pas et nous serons au hameau d'Alesse où se trouvent

Les Carrières.

L'exploitation se fait en tunnel, sans plan déterminé. On suit les gisements de schiste ardoisier, placés par la nature entre des rochers compacts de gneiss, qui contraignent les mineurs à faire de fré-

quents changements de direction. Ainsi le tunnel que nous explorons, la lampe à la main, et qui a un développement de 150 mètres environ, a la forme hélicoïde. C'est vous dire que là, la roche commande et non pas l'homme.

A la lueur de la lampe, les carriers perchés sur des échelles, perforent les parois et le sommet de la voûte. Puis, la poudre fera son œuvre de désagrégation. — Les pierres, grossièrement débitées pour les rendre plus maniables, sont chargées sur un léger traîneau, emmenées hors du champ d'exploitation, puis transbordées sur un wagonnet qu'un ouvrier pousse devant lui jusque dans

L'Atelier,

bâtiment couvert qui est à l'entrée du tunnel.

Les pierres une fois dans l'atelier, doivent encore passer dans les mains de cinq ouvriers, avant que l'ardoise soit prête à être livrée au commerce.

Le premier, muni de coins d'acier, fend les blocs et les réduit en plaques de 3 à 5 centimètres d'épaisseur.

Le second, plus expérimenté, armé de ciseaux longs et effilés, achève le travail du précédent et délite le schiste jusqu'à son épaisseur d'emploi.

Le troisième débite les plaques au moyen de calibres en tôle représentant les N^{os} de commerce. Il trace d'abord le pourtour des calibres, puis avec un pic très aigu perfore et débite ses ardoises, qu'il détache ensuite en les frappant sur le coin d'une barre de fer.

Le quatrième ouvrier ébauche la pièce, en cassant les bords sur une barre de fer au moyen d'un marteau d'acier. — Le cinquième, qui termine l'ardoise, a pour outil de grandes cisailles, pareilles à celles dont on se sert pour couper les métaux. Suivant les traits faits par le troisième ouvrier, quelques coups de cisailles et un coup de pic pour le passage du clou achèvent la pièce.

Les deux premiers ouvriers travaillent debout, les trois derniers sont assis.

De l'atelier où elles se confectionnent, les ardoises étaient autrefois transportées dans la vallée sur de petits traîneaux chargés de 6 à 10 quintaux et par des chemins qui sont de véritables casse-cous.

Aussi, les hommes qui faisaient le métier de *traîneurs*, étaient-ils surmenés en quelques années. Et quoiqu'ils fussent bien payés, ils se faisaient de

plus en plus rares, et désertaient cette besogne à laquelle nulle bête de somme n'aurait pu résister.

Aujourd'hui, les transports se font par un petit chemin de fer aérien. Deux cables en fil de fer, d'une longueur de 800 mètres, relient la carrière au village de Dorénaz.

Ces cables, d'une épaisseur de 3 centimètres, sont placés avec une inclinaison de 36 pour cent. Supportés dans une partie du parcours par de hauts chevalets placés de distance en distance, ils sont tendus avec une rigidité suffisante pour que la flexion occasionnée par le poids d'un wagon de 3 à 400 kilos ne compromette pas la marche de celui-ci.

C'est vraiment très-intéressant de voir fonctionner ce petit appareil funiculaire.

Les 2 wagons sont liés ensemble par un cable régulateur de 15 millimètres d'épaisseur.

Suspendus par deux roues accouplées, ils marchent sans bruit et sans secousses. Celui qui descend chargé d'ardoises remonte le vide qui devient moteur à son tour.

La marche est réglée par un frein très-puissant que nécessite d'ailleurs la forte inclinaison des cables.

Les signaux entre la gare de départ et celle d'arrivée se font avec un cornet de garde-voie.

Le trajet s'exécute en 6 à 8 minutes et il faut une bonne heure pour franchir à pied la distance qui sépare les deux gares.

Quoique le cable s'élève jusqu'à 40 mètres au-dessus du sol, un ou deux ouvriers ont déjà fait la course qui n'est certes pas sans danger.

Ils auront sans doute été séduits par l'agréable balancement du wagon et la perspective d'une prouesse accomplie.

Toute la population ouvrière d'Allesse et de Dorénaz qui vit de l'industrie ardoisière, est contente de cette innovation. Les hommes n'ont plus la tentation d'exposer leur santé et même leur vie pour gagner leur pain. Les mères de familles sont heureuses de profiter du wagon pour envoyer tous les jours à leur mari et leurs fils leur diner chaud et des provisions.

En établissant ce cable, les propriétaires des carrières d'Outre Rhône ont singulièrement amélioré leurs moyens de transport. Et je considère qu'ils ont fait, à la fois, acte de bonne administration et œuvre d'humanité.

Thermes-de-Lessus, 25 octobre 1876.

L. C.

Le cor des Alpes.

L'instrument qui produit des effets si puissants dans nos montagnes n'est qu'une chose bien simple : c'est un jeune sapin de bonne venue, de 2 et demi pouces de diamètre, au gros bout, et de 1 pouce au petit, qu'on évide avec soin, en élargissant d'en bas et insensiblement le vide. On y ajuste ensuite une plus grosse pièce de sapin, courbée à son extrémité, sonore et d'une forme évasée, qui constitue le *pavil-*

lon. L'ensemble de l'instrument mesure en longueur 5 pieds 8 pouces. La tige principale, le corps de l'instrument proprement dit, est entourée de forte ficelle pour le préserver de l'injure du temps.

On complète l'instrument en y ajoutant une embouchure qui provoque et facilite la sortie du son. La difficulté gît dans le curage de la tige et en particulier dans l'élargissement progressif du vide à opérer. Les bergers en sont en général les constructeurs.

Un cor des Alpes creusé pèse environ 5 livres. Les dimensions ont considérablement diminué, car on affirme que l'instrument dont les gens de l'Entlibuch et de l'Unterwald se servaient, au XIV^e siècle, pour signaler l'approche de l'ennemi, avait 11 pieds de longueur.

Il est très difficile de remonter à l'origine du cor des Alpes. Les légendes le mettent en rapport avec un grand nombre d'événements très anciens; mais les faits constatés qui peuvent servir de point de départ remontent au XIII^e siècle, quoi qu'il soit incontestablement plus ancien.

Nul autre instrument ne possède l'éclat du cor des Alpes; ce que le son de la trompette a d'aigre, d'incisif et de cassant, se trouve tempéré et adouci par les vibrations du tissu ligneux du cor des Alpes. A la plénitude et au brillant du son s'associe une beauté et une originalité uniques. On connaît deux grandes compositions musicales où il a produit un effet magistral au milieu d'un orchestre ronflant; ce sont l'opéra de *Dénoval*, de Meyerbeer, et le drame musical de *Tristan et Isolde*, par Richard Wagner.

Les nombreuses tentatives faites dans le but de perfectionner le cor des Alpes sont restées sans résultat. Le libre enfant de la montagne n'a jamais voulu se plier à prendre définitivement place dans les rangs des instruments d'orchestre; et chaque fois qu'on a voulu le faire sortir de son rôle rustique, on n'a fait que confirmer son indomptable originalité. Les Alpes sont son domaine; c'est là que le voyageur prête l'oreille à ses modulations s'élevant vibrantes de la profondeur des vallées, rampant aux flancs abrupts des rochers, pour aller se perdre dans un murmure lent et prolongé entre les fissures des rocs déchirés et expirer au fond de leurs grottes ténébreuses.

Les mélodies propres au cor des Alpes sont de toute simplicité et ne comportent qu'accidentellement quelques variantes. Chaque joueur varie ses productions selon son caprice, son habileté et surtout d'après la force de ses poumons.

Le véritable cor des Alpes, dans sa grande dimension, existe encore dans quelques Alpes de l'Oberland grison, en amont d'Illanz où les vachers s'en servent ordinairement pour les signaux. Dans le rayon du lac des *Quatre-Cantons*, on ne le trouve que dans certaines localités, entr'autres sur le Rhigi, où on ne le joue dans le voisinage immédiat des touristes que pour obtenir un pourboire.

Il y a, en outre, dans l'Oberland bernois douze